Extrait de la publication

BIENVENUE EN TRANSYLVANIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

François Bégaudeau – Régis de Sá Moreira
David Foenkinos – Thomas B. Reverdy
Philippe Jaenada – Martin Page – Jean-Michel
Guenassia – Jakuta Alikavazovic – Joël Egloff

BIENVENUE EN TRANSYLVANIE

NOUVELLES

Inédit

Éditions Points

ISBN 978-2-7578-3332-2

© Points, 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

François Bégaudeau

Frédéric Jourdain

François Bégaudeau publie des romans aux Éditions Verticales, dont le dernier *Deux singes ou ma vie politique*. Il est aussi l'auteur d'essais et de pièces de théâtre. Il pratique la critique littéraire et de cinéma, notamment au magazine *Transfuge*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La première fois c'était à Tours. J'avais vingt-trois ans. J'aurai eu vingt-trois ans de paix.

À l'époque il existait un service qu'on appelait militaire. Étudiant en lettres modernes, on m'avait affecté au secrétariat d'un lieutenant-colonel qui n'avait jamais vu la guerre mais perdrait un index six mois plus tard en taillant un conifère de sa propriété de Haute-Savoie dont il vantait la flore à longueur des journées creuses que nous passions l'un en face de l'autre puisque ainsi étaient configurés les bureaux des officiers de la caserne Beaumont aujourd'hui fac de médecine.

– Faudrait que vous voyiez ça, Bégaudeau ! Un jardin d'Éden !

Le sentiment d'inutilité qui le minait m'avait été bien utile. Dès mon incorporation je l'avais vu s'activer, enchaînant les coups de fil, rédigeant lui-même des lettres pailletées de points d'exclamation à l'attention de qui de droit, pour que l'administration m'autorise

à dormir hors les murs, et pourquoi pas dans un des studios que le 152e régiment d'infanterie possédait aux lisières de la ville. Ainsi, à 18 heures on me voyait passer la grille en civil et rallier d'un pas leste l'arrêt de bus. Il arrivait aussi que je m'attarde dans le centre, avec des bidasses hébétés par l'absurdité de leur journée, ou en tête à tête avec Frédéric Jourdain dont j'aimais la conversation et les lèvres pourpres.

J'ai d'excellentes raisons de me rappeler celle du 21 mars 1996. Bientôt tous les téléphones seraient sans fil, et la télé remplacée par une offre multiple d'écrans intégrés, c'était la prophétie de Frédéric. Pour autant il ne prévoyait pas qu'elle se réaliserait sans lui, broyé en 98 par un camion frigorifique sur une rocade de la périphérie de Toulouse. Il n'est pas établi qu'un prophète doive tout anticiper. J'ai réglé la tournée et attrapé le dernier bus investi par les employées de ménage du quartier administratif. La plupart étaient jeunes, pas encore mères et donc disponibles pour travailler après la désertion des bureaux. Assoupie, celle d'en face me laissait le loisir de détailler son visage de vingt ans, cerné mais sans rides. Sur le pont de Saint-Cosme elle a commencé à émettre un léger ronflement. Sa veste de jean était ouverte sur une blouse dont elle avait déboutonné le haut par cette chaleur. Tombant alternativement à droite et à gauche, sa tête a trouvé son point de stabilité en cassant sa nuque sur le haut du siège, la bouche entrouverte m'offrant alors une

Extrait de la publication

vue sur quelques dents. À quoi avaient ressemblé ses deux premières décennies ? Quel *fatum* de précarité lui avait mis un balai dans les mains à l'âge où elles ne devraient que caresser des peaux d'homme ? Si j'avais eu un gâteau je l'aurais glissé entre ses lèvres là maintenant, comme une lettre dans la fente d'une boîte.

Trop de centimètres nous séparaient pour que j'identifie l'odeur qu'elle dégageait. Une de ces mauvaises odeurs dont une petite dose est agréable aux narines. Sont-ce les narines qui jouissent quand on sent ? En tout cas ce sont elles que j'ai approchées de l'échancrure de sa blouse. La fille assise à côté m'a demandé ce que je faisais. À sa voix elle était plus vieille. J'ai dit que je sentais et c'était bien vrai, je sentais, je reniflais, concluant à un mélange de parfum et de détergent. Ou alors c'était son odeur foncière, organique, son odeur propre. On pouvait l'imaginer propre mais je la préférais comme là, corps de fin de journée imprégné de réel, empreint de ville. Du bout de la langue j'ai parcouru son cou de bas en haut, l'effleurant à peine, son dernier ronflement tout juste fendu d'un hoquet. Il n'était pas impossible qu'elle trouve cela agréable et feigne le sommeil en guise d'autorisation à continuer. Ou bien elle rêvait qu'une langue lui léchait le cou, remontait vers l'oreille, cherchait la parcelle d'épiderme idoine. La voisine m'a ordonné d'arrêter. J'ai trouvé l'ordre raisonnable et j'ai mordillé l'oreille, du moins ai-je cru que c'était l'oreille que je voulais mordre

comme la fréquentation de l'autre sexe m'en avait à la longue transmis le réflexe, mais non ce n'était pas l'oreille, c'était le cou, c'était au niveau du cou que ça se passait. Je n'ai pas trouvé raisonnable de tirer la peau du cou entre mes dents pour la sectionner. Elle a rêvé qu'une morsure lui arrachait un cri et ce n'était pas un rêve puisque je l'ai entendu, et les passagères aussi. À moins que nous ayons tous pénétré son rêve. Ce n'est pas ce qu'ont cru les filles du bus. Elles ont trouvé ce cri authentique et ont crié à leur tour. J'ai résisté aux mains qui m'ont agrippé et ceinturé pour m'arracher à elle. Résister n'était pas raisonnable. Elle ne ronflait plus, ne dormait plus, s'était animée, se débattait sans comprendre ce qui lui arrivait. Personne ne comprenait ce qui arrivait. Une fois décroché d'elle, un chœur aigu m'a sommé de quitter le bus que le chauffeur avait immobilisé sur le parking d'un Mondial Moquette éteint et muet.

Je n'ai dû qu'à la pleine lune et aux pancartes phosphorescentes de retrouver la direction de Saint-Pierre-des-Corps. Il m'en a coûté un quart d'heure de marche parmi phares et faisceaux. À l'approche de l'immeuble j'ai contourné le bloc pour éviter un groupe de jeunes Arabes. Ça m'a fait deux minutes de plus.

La glace du lavabo scellé dans un angle m'a fait voir que j'avais saigné des lèvres, mais qu'une fois le sang sec gratté aucune lésion n'apparaissait. De fait je n'avais été mordu aux lèvres ni par la dormeuse, ni

Extrait de la publication

par ses protectrices. Le sang qui tachait maintenant un kleenex bouchonné dans la corbeille ne m'appartenait pas. En allumant ma télé, j'ai repensé à Frédéric. Repensé n'est pas le mot. Plus exactement une loupiote neuronale s'est furtivement allumée quand j'ai appuyé sur le bouton veilleuse de la télécommande. Pendant combien d'années des postes meubleraient-ils encore les salons ? Le *Soir 3* relevait et annonçait des températures élevées pour saluer l'arrivée du printemps. Sur France 2 des experts se montraient pessimistes quant à la possibilité de paix dans les Balkans.

Le lendemain et les jours suivants je suis rentré de la caserne à pied. Même en prenant le bus de 18 heures j'étais sûr d'y trouver une des filles habituelles, peut-être même la dormeuse dont, flexibilité oblige, les horaires variaient. Je n'avais pas très envie de ça. J'en ressentais une gêne avant l'heure. Par extension de la gêne, je me dispensais aussi de bus du matin.

On ne savait jamais.

Au bout d'un mois au régime d'une heure de marche matin et soir, j'ai demandé au lieutenant-colonel d'œuvrer pour qu'on me réintègre à ma chambrée de référence. Son irritation devant une requête à rebours du bon sens fut vite supplantée par l'adrénaline d'une nouvelle mission de pilonnage des troupes administratives dont sans surprise il dénonçait les lourdeurs.

C'était encore un fier service qu'il me rendait. Il était assez fier de me le rendre. Le jour de la quille, j'ai

Extrait de la publication

glissé une lettre cachetée sous son appui-main, pariant qu'il n'en découvrirait les accents lyriques que quelques semaines plus tard, quand je serais à 200 kilomètres de là, préparant fébrilement ma première année d'enseignement au cours de laquelle Sophie, prof d'anglais néo-titulaire, m'initierait au poker, d'abord sur une table du CDI un jour de grève, ensuite en salle des profs après les cours, enfin dans son studio meublé un soir de novembre et aux alentours de 23 heures nous nous sommes embrassés sur le canapé puis dans son lit où un laborieux effeuillage mutuel n'a pas affaibli mon érection.

Sur le moment je ne me suis pas dit que c'était ma première fille depuis le bus de Tours. Autre chose occupait ma pensée, si on peut appeler pensée le galimatias d'un cerveau en pleine activité sexuelle.

La retombée de tension consécutive nous ayant précipités dans le sommeil sans les rituels d'avant coucher, les volets ouverts ont laissé passer le jour qui m'a réveillé à 8 h 10.

Deux reproductions de Monet se regardaient d'un mur à l'autre. Je n'en connaissais qu'une. J'imaginais sombre l'eau sous la nappe de nénuphars. Une nuisette à pois enveloppait le dossier d'une chaise encombrée de livres bilingues. J'ai eu la tentation sans suite de me lever les feuilleter. Sophie dormait sur le dos, tête légèrement désaxée du buste. Je lui ai envié cette faculté. Dormir sur le ventre entravait la respiration

Extrait de la publication

et laissait les bras indécis sur la position à prendre. Mes lèvres ont glissé sur son épaule, laissant un peu de bave, moins qu'un escargot. Elle a cru que je requérais du sexe et pivoté sur le flanc pour m'offrir ses fesses et son cou brûlant. Elle a salué la première morsure d'un gémissement ambigu et ponctué la seconde d'un cri qui l'a éjectée du lit. Pour la première fois je la voyais nue en pied, petits seins juvéniles et tétanisée par une stupeur qui est devenue de l'effroi quand elle a passé un doigt sur son cou. J'ai pensé à l'index amputé du lieutenant-colonel. Je me suis excusé. Elle est allée s'essuyer dans la cuisine. En m'habillant j'ai entendu l'eau couler. Un roi de cœur était retourné contre la moquette du salon. Elle m'a demandé de m'essuyer aussi et de partir. Je suis parti sans m'essuyer. Dreux dormait encore. Même ensoleillée cette Toussaint allait être extrêmement maussade.

Le lendemain la taille du lycée polyvalent m'a permis d'éviter sans trop de manœuvres Sophie qu'un reliquat de machisme me faisait supposer désireuse d'une mise au point. En réalité elle en avait encore moins envie que moi et s'est employée à ne plus me croiser jusqu'à la fin de l'année et sa mutation en Haute-Garonne.

Elle n'était pas femme de ménage, je n'avais pas entaillé son cou dans un bus de nuit mais dans un lit de jour, et j'avais couché avec elle. Seuls le sommeil et la jeunesse relative de la victime liaient les deux incidents. Pourtant il me semblait avoir déjà regardé

Extrait de la publication

des jeunes femmes dormir sans les mordre, ne serait-ce que Pascale avec qui j'avais souvent partagé le matelas au sol de ma chambre nantaise.

Peut-être le phénomène ne pouvait-il avoir lieu qu'en région Centre.

J'aurais pu multiplier les expériences pour circonscrire le champ d'étude : regarder une fille dormir à Bordeaux, Brest, Lens, dans un pays étranger puis extra-européen, puis à Tours hors d'un bus, puis à Dreux hors d'un lit. Mais l'heure n'était pas à tenter le diable. Si cela suffisait à m'épargner la honte démunie dans laquelle m'avaient laissé les deux incidents, mieux valait tout bonnement se passer de sexe et d'amour.

On y parvient.

Et à anticiper les situations à risques.

La vigilance m'est devenue une seconde nature, l'évitement un réflexe. Trois ou cinq précautions valaient toujours mieux qu'une. Je déclinais les week-ends en gîte rural entre collègues, changeais de place quand je sentais une voisine de cinéma prise de somnolence, boycottais les hôpitaux emplis de gens assommés par les cachets, tâchais de ne pas me retrouver seul avec une fille même très en éveil, sortais peu le soir, ne sortais plus, écoutais les fictions radiophoniques de France Culture, limitais ma vie extérieure aux impératifs professionnels, passais pour revêche ou homosexuel.

Avant le retour d'un voyage scolaire à Rome par

Extrait de la publication

train de nuit, j'ai avalé une grosse dose de somnifères pour ériger un mur d'inconscience entre moi et la voiture où les élèves parmi lesquels des filles finiraient par s'endormir. Jeanne et Philippe, profs d'histoire et de philo, ne pourraient pas compter sur moi pour la corvée de surveillance. Ils se relaieraient pour des rondes. À l'aube Jeanne s'accorderait une pause thé au bar puis me secouerait tendrement le bras à l'arrivée en gare de Montparnasse. Elle n'en reviendrait pas d'une larve pareille. En plaisanterait encore dans le bus 57 direction Père-Lachaise. Évoquerait à nouveau ce voyage lors de notre premier restaurant, et aussi mes absences aux fêtes de fin de trimestre. J'étais quand même un drôle de type. Elle aimait bien les drôles de types. Elle aimait bien penser à moi. Elle aimerait bien qu'on sorte marcher boulevard Haussmann et qu'on s'embrasse devant l'immeuble Apple en se frottant mutuellement les bras pour se réchauffer. Elle était, comment dire, un peu amoureuse et moi aussi.

Longtemps, sous des prétextes divers et chaque fois moins crédibles, j'ai ajourné le saut dans la case suivante de la marelle de l'amour. Jeanne a fini par me soupçonner impuissant, ou apeuré par le sexe. C'était un soupçon pénible à essuyer. Mon existence était devenue une succession de petites choses pénibles. Il me venait des envies de course éperdue vers nulle part pour me fausser compagnie. Un soir d'avril je me suis laissé porter vers son lit. Chacun tremblait

Extrait de la publication

pour des raisons différentes. Je fuyais sa bouche pour mieux justifier que je n'use pas de la mienne. C'était risible et invivable. La vie était emplie de moments invivables. J'ai renfilé mon jean et mes baskets qui à l'époque étaient des Reebok. Je l'ai fait lentement et je suis parti dans la nuit. Jeanne ne m'a pas retenu.

À la station Barbès je me souviens qu'un rat léchait le rail de la ligne 4.

Comme je n'avais aucun repère en la matière, j'ai choisi le cabinet le plus proche, dans un immeuble de l'avenue Ledru-Rollin où exerçait aussi un conseiller immobilier. C'était un psychiatre chauve et affable. Il m'a demandé si un traumatisme avait précédé, de près ou de loin, l'épisode du bus. J'ai demandé ce qu'il entendait par de loin. Il a eu un geste pour dire aussi loin que vous voulez, alors j'ai parlé de mon coma après une chute de vélo, en début de CM2. Un coma d'une heure, selon le pompier qui m'avait apporté les premiers soins à même le bitume, secondé par ma mère accourue.

Probablement cinéphile, mon vis-à-vis a retiré ses lunettes et léché le bout d'une branche avant de demander quel genre de rapports j'avais avec ma mère. Des rapports normaux, j'ai dit. Du reste je venais de publier une pièce qu'il était loisible de lire comme une adresse tendre à celle qui m'avait mis au monde et nourri. Il m'a demandé si j'avais une sœur. J'en avais une, et aussi un père et un frère. J'avais tout ce qu'il est possible

Extrait de la publication

d'avoir ! ai-je plaisanté. Il a signé le prolongement de mon arrêt maladie.

Sur un site dévolu aux addictions au sang, un spécialiste expliquait qu'il s'était installé à Créteil parce que des dégâts de voierie aussi importants qu'inexplicables s'y étaient produits dans les années 80. Un signe de grande vigueur souterraine du paravivant ! a-t-il précisé en me faisant asseoir dans son salon aux volets clos.

Il a commencé par mesurer mes incisives latérales, tout en précisant que la longueur remarquable que leur prêtait l'imaginaire collectif était assez rare. On avait même connu des spécimens édentés qui incisaient la peau avec une lame et y appliquaient la bouche seulement après. Dans ce cas on parlait de succion plutôt que de morsure.

Étais-je un gros mangeur de viande ? J'ai répondu que oui, plutôt. Viande crue ? Disons qu'elle ne me rebutait pas. Et le boudin ? Oui j'aimais beaucoup.

En revanche je n'avais ni goût particulier pour les excréments, ni appétence pour ma propre chair, ni ancêtres dans la partie orientale de l'Europe à peine entrevue lors d'un voyage à Auschwitz avec des élèves de troisième en 2004. Je n'aimais pas beaucoup les cimetières, n'aurais pas volontiers dormi dans un cercueil, ne m'étais pas senti revigoré après avoir mordu les deux filles, dont je n'avais de toute façon récolté que quelques gouttes de sang.

À ce propos, avaient-elles, ces deux filles, développé

Extrait de la publication

à leur tour des comportements de réhydratation globulaire ? Pas à ma connaissance.

Mes deux premiers livres portaient-ils de près ou de loin sur les transfusions vitales ? Non plus.

Il m'a resservi du thé puis plongé son regard dans le mien. Plongé son regard dans le mien est l'expression approximative qui m'est venue.

– Êtes-vous bien sûr de ne pas être mort ?

J'ai cassé un sucre pour n'en larguer qu'une moitié dans la tasse. Le professeur Romero n'a pas attendu ma réponse.

– Il en faut peu pour qu'un mort devienne vampire. Qu'un chien ou un chat enjambe le cadavre et hop : le mort est converti. Du coup il s'anime aussitôt, s'anime si tôt qu'il se croit vivant, pense qu'il a juste perdu connaissance, et je vous laisse imaginer le malentendu.

– Oui.

– Ça marche aussi avec les hyènes mais par chez nous la probabilité est faible.

Le soir au téléphone m'a mère m'a remercié pour l'envoi de la pièce, elle ne l'avait pas encore lue mais m'avait entendu en parler chez Ruquier où elle m'avait trouvé une petite mine. Je lui ai demandé si elle se souvenait de mon accident de vélo de CM2 et de la durée pendant laquelle j'étais resté seul inanimé avant que des gens puis le pompier s'occupent de moi. Elle a réfléchi pour me faire plaisir mais non, elle ne pouvait pas savoir, puisque par définition elle n'était pas là.

Table

François Bégaudeau, 7
Frédéric Jourdain

Régis de Sá Moreira, 23
Entretien avec Claire

David Foenkinos, 41
Raymond le vampire

Thomas B. Reverdy, 53
Bela Lugosi's Dead

Philippe Jaenada, 69
Bogdana

Martin Page, 87
Je pleure pour ne plus être malheureuse

Jean-Michel Guenassia, 101
L'Incroyable Histoire de Sigmund F.

Jakuta Alikavazovic, 115
Chaque vampire est un groupe

Joël Egloff, 127
La grande réparation

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 110359 (XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication